

Xavier Morin

Objets réfléchis par la dialectique

Une histoire des années soixante

« Ils avaient cru à la révolution,
mais la révolution ne les avait pas crus. »

G. Perec, *Les choses*.

1965

LES CHOSES

Les signes des temps

Il n'y a pas de choses dans *Les choses* de G. Perec, il n'y a que des objets. Leur présence dans des vitrines en est la preuve la plus flagrante.

La chose est *ce qui est*. Elle existe en elle-même, en dehors de tout regard. Quant à l'objet, il est *ce qui est pour quelqu'un*. Il se constitue dans une relation de désir, d'usage ou de valeur.

*

Si G. Perec nous parle de choses, et non d'objets, c'est certainement pour souligner leur disparition dans les années soixante. Quand bien même il faudrait nuancer le concept de *société de consommation*, les années soixante sont en effet le moment où s'observe une prolifération des *marchandises*. Aussi verrons-nous dans *Les choses* un leurre sémantique teinté d'ironie, toutes les choses ayant fait naufrage dans le monde marchand. C'est désormais ce monde qui nous occupe, au sens historique de *l'occupation*.

Au-delà de leur présence matérielle, les marchandises nous envahissent par le moyen du *signe*. Elles se dissimulent derrière une image, un slogan, une marque. Elles semblent nous dire qu'elles ne procèdent pas du travail, mais d'une métaphysique : nous sommes priés de croire qu'elles sont tombées du Ciel. Cette illusion est *l'objet* même du roman de G. Perec. Il n'y est jamais question de la production de toutes ces marchandises, mais de leur pouvoir de séduction.

L'effet d'hypnose est d'une telle puissance qu'il nous éblouit. Nous déambulons tels des somnambules dans les faux-semblants de ce doux commerce. C'est un monde rayonnant, poli en surface par des annonceurs, des influenceurs, des illusionnistes et des maîtres-chanteurs. Toutes ces marchandises sont sensées compenser notre aliénation en tant que producteurs, mais elles ne font que redoubler ce manque : le moindre désir est d'emblée borné par la frustration. Nous tournons en rond, de convoitises en convoitises, mais rien ne peut nous satisfaire. Nous ne possédons pas toutes ces marchandises, ce sont elles qui nous possèdent.

*

A bien y réfléchir, *Les choses* nous disent bien *autre chose* que ce qu'elles semblent nous dire. Le thème central du livre de G. Perec se situe hors-champ : c'est le

travail. Ce refoulement tient du constat que le travail a disparu derrière les marchandises. Les marchés l'ont rendu invisible. Il n'y a plus de travailleurs, il n'y a que des consommateurs. C'est la négation radicale d'une part essentielle de nous-mêmes. Nous ne sommes pas considérés comme les créateurs que nous sommes, mais comme des êtres de besoin.

Dans ce monde des apparences, l'absence du travail se retrouve dans la dérégulation des personnages. Ils sont affectés d'un vide existentiel. Ils ont pour objet du désir le désir lui-même, cette forme creuse, cette promesse qui se propage d'un objet à un autre. Ils comprennent peu à peu que ces beaux objets ne sont que des signes : ils n'ont de valeur que dans les vitrines.

1969

L'ÉTABLI

L'entrée en matière

Tous les objets de notre monde sont de la même matière : la subordination des travailleurs, c'est-à-dire la matière la plus impénétrable, résultant d'une alchimie dont les secrets sont bien gardés.

Que voyons-nous de ces objets ? La petite extase dont ils sont la promesse ? Toujours est-il que nous ne percevons rien de leurs atomes crochus, rugueux, revêches. Rien du fracas des ateliers. Rien de la peur au ventre. Rien du rythme de la chaîne et de ces gestes répétés cent fois, mille fois. Rien. Nous n'y voyons rien. Nous sommes tous atteints de cécité.

Le plan de travail

La subordination trouve dans sa forme juridique le moyen de poser des limites à son expression la plus brute, toujours extensive. Cette force de contrainte, comme toute force, continue en effet de s'exercer tel le droit du plus fort – ou *droit naturel* – dans le cadre institué du *droit du travail*. Ce rapport social se présente sous des formes très variées, dans toutes les situations de travail. Nous en trouvons un exemple édifiant dans le récit de R. Linhart intitulé *L'établi*, notamment dans sa dernière séquence, celle de l'*établi*, justement : le plan de travail de l'ouvrier. Ce bel objet vient d'arriver dans l'atelier. Il est tout neuf, conçu par des ingénieurs dont la probité ne peut faire aucun doute. Il est certain que sa conception se veut *ergonomique*.

L'homme qui s'en approche est déconcerté. C'est Demarcy, un ouvrier très expérimenté. Son établi a disparu. C'était son plan de travail, bricolé au fil des années, parfaitement adapté à chaque situation, chaque difficulté : une cale de ce côté-ci, une poignée de ce côté-là, une ouverture, à cet endroit précis, pour tenir les

pièces par en-dessous, etc. Ce plan de travail était le prolongement de son corps, à la mesure des gestes à effectuer. Une ergonomie de facture manuelle, artisanale, d'une précision d'orfèvre. A bien y réfléchir, c'était bien plus qu'un plan de travail : un Stradivarius, unique, et d'une belle poésie dans sa tendance très affirmée à l'idiosyncrasie.

Quant à l'établi qui vient d'arriver, là, dans l'atelier, nous dirons qu'il s'agit bien d'un établi, mais dans sa forme abstraite. C'est l'établi de tous les établis. L'établi générique, de facture industrielle, parfaitement et très précisément inadapté. Il est certainement fonctionnel en tant qu'établi, mais de manière très générale, c'est-à-dire à l'exclusion des situations singulières qui pourraient se présenter dans le monde réel, exigeant quelquefois une cale de ce côté-ci, une poignée de ce côté-là, une ouverture, à cet endroit précis, pour tenir les pièces par en-dessous, etc.

Dans cette ultime séquence, l'ouvrier Demarcy est paralysé. Tous les cadres sont là, autour de lui, dans l'impatience de sa démonstration. Il doit se remettre au travail, mais il est perdu. Il ne fait plus corps avec ses outils. Son tour de main n'a plus cette assurance qui faisait de lui un bon ouvrier : *Tout l'atelier de soudure connaît bien Demarcy, sa précision, son expérience. Mais personne ne le dira. Personne ne dira rien. Le*

Bureau des méthodes a toujours raison. Ce qui s'impose à lui est ce qui s'impose à toute la société : un plan de travail *subordonné*.

*

Ironie de l'histoire, l'ancien plan de travail sera de retour quelques jours plus tard. Un retour discret, semi-clandestin, mais pour combien de temps ? Demarcy ne sera plus jamais le même après une telle humiliation. Il sera toujours inquiet. Il perdra confiance et tombera malade. Nous ne savons rien de plus à son sujet.

*

C'est une erreur de croire à la séparation complète de la *conception* et de l'*exécution*. Demarcy nous l'aura démontré, l'ouvrier porte en lui ces deux moments de la production. Contrairement aux ingénieurs, il tire ses idées de la pratique : l'exécution informe la conception. L'authentique Bureau des méthodes se trouve dans ses mains et le juste enchaînement de ses gestes.

Quelle que soit notre situation dans la division du travail, nous en sommes au même point. Notre expérience est mutilée. Nous ne connaissons que le travail subordonné, prescrit par des propriétaires. Cette situation est inadmissible, mais nous la refoulons, allant

même jusqu'à y trouver un certain confort : nous suivons les directives de nos exploiters, et advienne que pourra. La subordination nous rend irresponsables.

Ce rapport social nous conduit en effet bien souvent à l'indifférence relative à la production : que produire ? Par quels moyens et à quelles fins ? Quelles qualités ? Quelles quantités ? Dans quelles conditions ? Quelle division du travail ? Et quelle répartition de cette production ? Toutes ces questions sont passionnantes en elles-mêmes, et concernent directement nos vies, mais les propriétaires sont seuls habilités à y répondre. Nous sommes considérés comme des enfants, privés du droit à la parole, exclus de toute contribution à la décision. C'est bien ainsi que nous sommes socialisés, des bancs de l'école aux postes de travail.

Cependant cette subordination rencontre une résistance inoxydable : quel que soit le poste de travail, la prescription est réappropriée par les travailleurs. Les recherches en *ergonomie* l'ont clairement démontré : le travail réalisé diffère toujours du travail prescrit. Cela vient du fait que la conception technique de la production, décidée par les directions, ne peut pas anticiper toutes les situations concrètes. L'autre raison, et non des moindres, est que chaque personne a sa complexion singulière : ses aptitudes, ses tours de mains, ses manières d'être.

Partant de ce constat, nous supposons que la liberté trouve toujours un espace, si réduit soit-il, pour s'approprier le procès de production. Quelles que soient les contraintes, elle tend à se propager, à se réaliser dans toute sa plénitude. Notre élan spontané consiste à travailler en adaptant nos faits et gestes à la situation concrète, suivant l'inclination qui nous caractérise. C'est alors que le travail est émancipateur. Quand cette liberté est obli-térée, notre état de santé se dégrade. La subordination est en effet la cause commune à de nombreuses pathologies. Elle est contraire au développement de nos personnes, à tel point qu'elle trouve en nous des limites d'ordre pulsionnel.

*

Demarcy a-t-il atteint ce point limite ? Il semble proche de l'âge de la retraite, mais pourra-t-il encore tenir durant quelques années ?

Tant que son espace de liberté a été préservé, il a pu tenir le coup, et même s'enorgueillir de la virtuosité de ses mains, de l'ingéniosité de ses stratagèmes. C'est ainsi qu'il a pu faire passer dans l'industrie ce qui fonde l'excellence de l'artisanat le plus accompli : l'autonomie des gestes et des outils, l'intelligence pratique, l'amour du travail bien fait, la transmission des savoir-faire, etc. Mais le rejet de son établi plane désormais comme une

menace. Il est désemparé. Il perd de sa confiance en lui. Ses gestes sont moins sûrs.

L'industrie est une politique de la quantité. Elle organise la production d'objets standards. C'est ainsi qu'elle met des outils standards à disposition des travailleurs standards. Les normes sont la règle. Tout doit être conforme. Mais si cette politique présuppose la séparation de la conception et de l'exécution, ce n'est certainement pas pour des raisons techniques. L'enjeu est plus sûrement la subordination des travailleurs par la mutilation de leurs savoir-faire. Ce n'est là qu'un enjeu de pouvoir. La simple expression d'un rapport de classes.

L'établi de Demarcy est le plan de travail de tous les travailleurs. C'est le programme de la chaîne de montage, la circulaire ministérielle, le logiciel de l'ingénieur, etc. C'est l'outil qui nous subordonne à la classe qui décide.

L'établi clandestin

L'auteur, R. Linhart, est un intellectuel maoïste. Il répond à l'autre définition de l'*établi* : c'est un militant engagé dans *le mouvement des établis*, mouvement d'infiltration des entreprises à des fins de soulèvement politique. Peu après le printemps 68, il s'établit comme ouvrier à l'usine d'assemblage de Citroën 2cv, porte de Choisy, à Paris. Son récit est le compte-rendu de cette immersion. Il nous livre ainsi quelques blocs de réel. Le réel de la chaîne, des cadences infernales, de la domination. C'est un univers carcéral, surveillé par des matons, anciens militaires du régime colonial. C'est le monde de Taylor, ses collabos de la première heure, un chronomètre au fond de la poche.

L'engagement sous cette forme est l'engagement du corps de l'intellectuel, lequel doit se plier à certains gestes, certains mouvements réitérés, chronométrés. C'est un corps subordonné au capital, comme incarcéré dans sa mécanique, ses rouages les plus sordides. C'est alors un corps sans tête, ou supposé tel, sans intellect, abruti par le rythme et le bruit. Il doit certainement opérer des

calculs, dénombrer les pièces et les heures, peut-être même les comparer, en termes de valeur, avant de sombrer dans l'hébéture. C'est alors que son corps domine son esprit. Il ne conçoit plus rien. Il s'exécute. C'est le corps d'un ouvrier.

Mais ce corps est-il bien à sa place ? L'histoire nous le dira, mais pour l'heure sa présence demeure clandestine. Nous dirons cependant qu'il a un temps d'avance car la question qu'il pose est celle du travail libre : comment ce travail sera-t-il divisé ? La suppression du lien de subordination changera nécessairement les rapports sociaux de production. C'est bien à ce niveau, dans la division du travail, que les grandes fractures sociales se sont formées, constituant alors des classes séparées, dominantes et subordonnées : entre hommes et femmes, villes et campagnes, autochtones et immigrés. Le récit de *L'établi* les contient toutes, mais porte sur la séparation entre la conception et l'exécution : d'un côté les travailleurs manuels, de l'autre les intellectuels. Faut-il y voir le dernier mot de l'histoire ?

Si la *conception* précède l'exécution, c'est contre la logique de notre évolution en tant qu'espèce. Cette inversion provient du fait que la conception tend à se confondre avec la *direction* des entreprises. Les ingénieurs sont au niveau intermédiaire de cette hiérarchie : subordonnés aux directions, ils subordonnent les travailleurs

par la conception des plans de travail qui les dominent. Ils conçoivent des systèmes qui transforment la technique en instrument de contrôle. Ils sont les successeurs de Taylor et de son abjecte discipline : ils collaborent à la domination du capital.

*

Au moment de son embauche, R. Linhart est tout à fait conforme aux attentes de son employeur : il ne sait rien faire de ses mains. Il n'est qu'un *établi*. Un simulacre d'ouvrier. Il est donc assignable à toutes sortes de fonctions parcellaires dans une industrie où la division du travail est poussée à l'extrême. Cependant ses débuts seront difficiles. Certaines séries de gestes, à certains postes de travail, imposent une discipline de fer. Les corps en sont marqués. Chaque poste apporte sa contribution au grand corpus des pathologies. *L'établissement* ne peut se faire impunément, mais R. Linhart finira par s'adapter, se conformer, s'automatiser. Il saura devenir fonctionnel, mais *en tant qu'établi* : il sera de ceux qui déclencheront la grève.

Dans la dernière séquence du livre, où Demarcy est humilié, la valse hésitation des établis se fait l'écho du double jeu de R. Linhart. Il n'est lui-même qu'un objet qu'on déplace en fonction des besoins de la chaîne. Un objet industriel, conçu par des ingénieurs dont la probité

ne peut faire aucun doute. Mais il est en même temps ce merveilleux Stradivarius de Demarcy, unique, parfaitement adapté à toutes les difficultés qui pourraient se présenter, du fait du *despotisme de fabrique*. C'est alors qu'il organise des réunions, rédige des tracts et participe au débrayage.

Quant à savoir ce qui ressort d'une telle expérience, si ce n'est la même 2cv, par centaines et par milliers, nous ne pouvons qu'imaginer le trauma du métal dans le cerveau de R. Linhart.

Le couteau de Lichtenberg

Connaissez-vous le couteau de Lichtenberg ? C'est un couteau sans lame dont le manche fait défaut. Notre camarade Demarcy l'utilise dans la nuit profonde. Il tient le bout de la lame entre son pouce et son index, puis lève sa main juste à hauteur de son oreille. Il vise alors toutes les puissances qui font peser quelque menace sur sa personne : une bande de Taylor équipés de cravaches, plus sadiques les uns que les autres. Il les neutralise un par un, chaque lancé touchant précisément sa cible au beau milieu du front. Il émet à chaque fois un léger sifflement, *pscchhhhh* : il ronfle.

La lame provient d'un bout de capot. Le manche, d'une poignée de frein à main. Il pourrait donc se réfréner, au moment du lancé, mais il tape du pied en cadence, comme pour accélérer. Il est vrai que Taylor n'a qu'une obsession : le temps : le temps et sa fâcheuse tendance à fuir par le pot d'échappement. Alors pas de quartier, chaque 2cv doit rugir au plus vite. C'est une course contre la montre. Chaque seconde est comptée, enregistrée, puis transmise au Bureau des méthodes.

Le temps de rêvasser est d'un autre temps, désormais révolu, mais Demarcy résout le problème à sa manière : le couteau de Lichtenberg dépasse radicalement la contradiction entre la conception et l'exécution. C'est une production spontanée, affranchie de toute mesure. Il en produit à volonté, ajustant sa production au nombre de Taylor qui circulent autour de son lit. Ils sont si nombreux qu'il appelle du renfort : tourneurs, fraiseurs, magasiniers, caristes, peintres, outilleurs, etc. C'est le branle-bas de combat durant toute la nuit. La lutte des classes à son paroxysme.

*

Pas de lame, pas de couteau. Pas de manche, pas de couteau non plus. C'est un peu *l'unité des contraires*, d'autant plus qu'il le tient à l'envers.

Si le couteau de Lichtenberg est une pure production de l'esprit, sans réalité matérielle, il représente en quelque sorte *la fin en soi* de la production capitaliste, ce d'autant plus que son ingénierie trouverait sûrement le moyen de nous le vendre au meilleur prix. La visée fantastique des investisseurs consiste en l'avènement d'une production instantanée. C'est le rêve d'une société sans travailleurs. Et ce rêve dégénère jusqu'à produire l'idée d'un retour sur investissement tout aussi véloce, enfin débarrassé de la mesure du temps. Ce serait la fin de

l'histoire, et même la fin des temps, la rotation du capital ayant pulvérisé tous les records.

De telles vitesses de rotation sont déjà effectives, par exemple à la City, mais cela suppose des millions de travailleurs. Quand bien même tous ces Demarcy ne sont pas perceptibles, du haut des gratte-ciel, ils soutiennent à bouts de bras les cours de la Bourse. Ils sont là comme des bagages dans la soute d'un avion, embarqués malgré eux dans ce grand tourbillon, suivant la courbe exponentielle de la production. Ils finiront bien par couper le moteur, mais *dans combien de temps* ? Le compte à rebours a déjà commencé.

*

Quand le réveil sonne, au petit matin, Demarcy reprend ses automatismes : café, radio, biscotte, rasoir, chaussures, gamelle, clefs, métro. Quel serait l'énoncé du café de Lichtenberg, de son rasoir, de ses chaussures ou de son métro, il n'en a aucune idée. Il n'y pense même pas. Il est ancré dans la réalité la plus concrète, ce monde des objets qui nous conditionnent et qu'il s'agit de produire suivant les plans de Taylor.

Quand il arrive sur place, l'usine a disparu. Le site est rasé depuis des années, mais Demarcy ne s'y résigne pas. Il range ses affaires au vestiaire et rejoint son poste.

Il y retrouve son merveilleux Stradivarius, voilà ce qui importe. Il compte le retrouver tous les matins – tous les matins du monde – sans aucun doute le monde de Lichtenberg. Il jouera sa partition comme bon lui semble, tel ce bon vieux Rostropovitch au pied du mur. Les fantômes de Taylor feront pâles figures. Ils seront balayés par le vent.

*

La grève ? Demarcy n'y a jamais pensé. Il était un peu à part dans l'atelier. Il venait d'un autre monde, mais il avait trouvé ses marques, son emplacement précis, là, devant son établi.

La bande de Taylor

Le modèle générique de tous les Taylor nous vient de la fin du XIXe siècle : F. W. Taylor est un ingénieur américain, concepteur et promoteur de l'Organisation Scientifique du Travail (OST). D'autres formes de rationalisation ont précédé le taylorisme, suivant l'essor de l'industrie, mais la méthode élaborée par Taylor franchit un seuil décisif dans la division du travail entre la conception et l'exécution. Il s'agit bien sûr d'augmenter la productivité, et donc le profit, mais surtout de casser le métier des ouvriers, c'est-à-dire de les disqualifier. La méthode employée est le découpage du procès de production en de multiples tâches parcellisées. Tous ces ouvriers deviennent interchangeables. Leur force de travail est alors de faible valeur.

Bien plus qu'un ensemble de techniques, le taylorisme est une doctrine qui ne dit pas son nom : c'est l'affirmation radicale du travail subordonné comme l'un des piliers de l'anthropologie capitaliste. Les travailleurs y sont réduits à l'efficacité mesurable. Ils sont méprisés, pressurés, chronométrés, toujours sous le contrôle d'une

hiérarchie. La dimension émancipatrice du travail est tout simplement sacrifiée à la raison économique. Car bien au-dessus de tous ces Taylor, au plus haut des tours de verre et d'acier, se trouvent les donneurs d'ordres, actionnaires et banquiers, les yeux rivés sur *le grand œuvre du Capital*. Leur postulat est en effet sans équivoque : il va de soi que le capital travaille, puisqu'il produit du capital.

*

Le récit de R. Linhart est la restitution du monde de Taylor dans sa brutalité la plus frontale. Nous sommes cependant au-delà du taylorisme. C'est l'époque du fordisme, c'est-à-dire de l'application de ces principes à l'échelle de l'usine par l'intégration d'une chaîne de montage. Là où Taylor analysait et fragmentait les tâches individuelles, Ford intègre ces séquences dans une chaîne continue. Ainsi de nombreux temps d'exécution sont-ils reliés les uns aux autres, ce qui entraîne une discipline accrue. Tout devient systématique.

Notre camarade Demarcy est lui-même dépendant de cette chaîne, mais la grande noblesse de son poste est son absence de tâches répétitives. C'est un poste d'ajustage : il doit rectifier les défauts des pièces qui sont mal usinées. Chacune de ces pièces nécessite un travail singulier, toujours différent. Cela requiert le geste sûr et le

compas dans l'œil, mais aussi et surtout son merveilleux Stradivarius, avec une cale de ce côté-ci, une poignée de ce côté-là, une ouverture, à cet endroit précis, pour tenir les pièces par en-dessous, etc.

L'établi de Demarcy est le vestige d'un monde dans lequel le travail avait encore un sens. Il matérialise une zone intermédiaire entre deux mondes : celui de l'artisanat, où l'ouvrier est maître de ses gestes, et celui de l'industrie, où il subit le rythme de la chaîne. Il y faut du savoir-faire, mais au service d'un flux qui n'attend pas, qui n'offre pas le temps de la réflexion. Le fordisme est certainement l'ultime coup de force du capital contre l'artisanat, mais Demarcy résiste. Il subit la logique du rendement, mais conserve un minimum d'autorité sur son travail.

*

La bande de Taylor est une bande passante dans les allées de l'usine, à des intervalles plus ou moins réguliers. Elle se rembobine au Bureau des méthodes, ce haut-lieu du calcul à la virgule près, à la seconde près, d'une précision millimétrée. Penché sur le grand livre des méthodes, le Taylor en chef examine une à une les nomenclatures des pièces détachées, les fiches de postes et d'ateliers, les relevés de pointages et le tableau des gammes opératoires. C'est alors que se dressent des

colonnes de chiffres, à hauteur du plafond. Elle trouveront sûrement leur transposition monétaire, à l'étage du dessus, au bureau des comptables.

Le grand livre des méthodes est l'interface entre le travail et le capital. Qu'il s'agisse d'une 2cv, d'un Airbus ou d'un gratte-ciel, ce document ne nous dit rien du branle-bas de combat qu'il déclenche dans les ateliers. Il ne dit rien non plus de sa finalité réelle : non pas la production de 2cv, d'Airbus ou de gratte-ciel, mais celle de *la valeur économique*. Sa conception relève ainsi d'une classe de travailleurs intermédiaires affectés des mêmes cécités. Les Taylor sont eux-mêmes produits à la chaîne dans des casernements conçus à cet effet. Ils sont formés à se polariser sur le seul enjeu de la technique, mais cet enjeu n'est plus celui d'une émancipation, c'est au contraire celui du despotisme.

Nous pouvons cependant observer ces méthodes en elles-mêmes, de manière apolitique, et considérer la somme de savoirs dont elles sont le produit. En cela nous aurons une grande estime du cerveau collectif engagé dans une telle discipline. Les Taylor ont le génie de l'organisation technique de la production. Nous les débarrasserons de leur mauvaise conscience en leur offrant une feuille de route autrement désirable. Toutes les méthodes seront revues et corrigées suivant les réquisits de la démocratie sociale.

Si le sens du travail se trouve dans sa finalité, seule la démocratie pleine et entière peut l'orienter. Nous déciderons collectivement quels objets produire, comment les produire, dans quelles conditions, quelle division du travail, etc. A bien y réfléchir, la finalité se trouve très certainement dans le dispositif de décision lui-même, lequel doit permettre à chacun le plein développement de sa personne, ce qui ne peut se faire que par l'interaction avec le collectif. Cela exclut toute considération de *la valeur économique*.

Le tour de vis

Le sens du travail disparaît complètement dans les tâches parcellisées. Les ouvriers connaissent la finalité de leurs gestes – produire des 2cv – mais ces gestes sont répétitifs et n’ont pas de significations en eux-mêmes : souder les mêmes pièces, visser les mêmes boulons, plier les mêmes tôles, etc. Le sociologue G. Friedmann propose une clarification de cette contradiction dans *Le travail en miettes*, ouvrage qu’il publie en 1956, peu avant l’expérience vécue par R. Linhart. Il y distingue *la signification interne du geste* de *la signification externe du produit*. Ce jeu de concepts est des plus éclairants pour une réflexion sur la dialectique des objets, plus précisément sur le rapport entre *le tout* – la 2cv – et *les parties* qui le constituent : les pièces détachées. Tout objet est *autre chose* que la somme de ses parties, nous y reviendrons.

*

En attendant, pas le temps de rêvasser, la chaîne est implacable. Elle impose son rythme. L’ouvrier n’est

qu'un rouage de cette immense machine. A peine le temps d'un tour de vis que le suivant attend déjà son tour. Cependant sa maîtrise lui permet quelquefois d'aller plus vite que nécessaire pour s'offrir un instant de répit. On dit alors qu'il « remonte la chaîne ». Mais la situation inverse peut se produire à tout moment. C'est alors qu'il prend du retard : « il coule ». Il risque alors d'entraîner un dysfonctionnement dans le flux général de la production.

Ce rythme est imposé durant dix heures par jour. Dix heures par jour à courir sur place, sur une distance de quelques mètres, parfois même beaucoup moins. C'est l'expérience contradictoire du mouvement immobile, où l'ouvrier n'est qu'un rouage de la machine, une pièce détachée parmi d'autres. Le travail à la chaîne, bien plus encore que la sociologie, est un sport de combat. C'est une épreuve physique, mais aussi psychologique, tant d'efforts n'ayant pour horizon que l'effet corrosif de la répétition. Ce sont là des miettes de « travail » pour des miettes de salaire.

*

Le tour de vis, au sens métaphorique, est simplement la compression des temps, à certains postes de travail, suite aux relevés de pointages effectués par la bande de Taylor. Cette décision tombe toujours *d'en haut*, comme

un coup de marteau sur la tête. Toute contestation se voit opposer une fin de non-recevoir. Il n'y a pas de temps à perdre à écouter *ces bons à rien*. La bande se rembobine dans ses bureaux.

Du point de vue de Taylor, chaque tour de vis supplémentaire permet la suppression d'une fraction de seconde de paresse. Tous ces temps morts trouveront leur juste place dans les colonnes de chiffres. Ils permettront l'augmentation de la productivité, mais le tour de vis requiert une précision chirurgicale. La plus petite erreur dans les calculs peut provoquer l'embouteillage : le cauchemar de Taylor. Il s'agit donc de fixer la vitesse de la chaîne à son point limite, juste en-deça de la cadence qui fait couler les ouvriers. Cela requiert la prise en compte d'un vaste ensemble de mesures : la durée standard du cycle général, le nombre d'ouvriers au travail, la longueur du convoyeur, la distance moyenne entre tous les postes, leurs niveaux de complexité, etc. Toutes ces données se retrouvent dans le cerveau en surchauffe de Taylor, mais le premier des paramètres est la capacité des travailleurs à soutenir la cadence.

*

En termes économiques, le tour de vis est la transposition mathématique de *l'extraction de la plus-value relative*. L'ingénieur rationalise l'exploitation des ou-

vriers en termes de flux. Il détient le pouvoir de compresser le temps pour en extraire de la valeur. C'est ainsi qu'il accélère la rotation du capital. Nous devons donc préciser notre « Entrée en matière » : « Tous les objets de notre monde sont de la même matière : le *temps* de subordination des travailleurs ».

Ce temps mesuré par Taylor est un temps abstrait. Ce n'est plus le temps subjectif de chaque Demarcy, mais le temps « objectif » de l'économie, incessamment sous le contrôle des chronomètres. Le temps vécu par l'ouvrier est sous l'emprise totalitaire de la valeur. Au fond, il n'y a plus de travail, plus de machines, plus de 2cv ni aucun Demarcy, mais seulement de la valeur.

Le vélo stationnaire

La production poursuit son cours, sa course. Tous les corps se réinsèrent dans les engrenages. La vitesse du sur-place franchit un nouveau seuil, mais quelles sont les limites de cette mécanique ?

La chaîne commande aux ouvriers leurs positions et leurs conduites. A bien les regarder, ils ont quelque chose du Surmâle de Jarry, enchaînés comme ils le sont au *perpétuel coït* avec la machine. Cependant la jouissance est sans cesse reportée à plus tard, toujours plus tard, pour l'Éternité. Chacun se retrouve seul, plongé dans ses pensées, son fil à retordre et sa boîte à idées. Et chacun se prend à rêver d'un horizon lointain, là-bas, loin de cette *Putain d'usine*.

*

C'est le monde absurde de la performance. Ils sont des milliers à courber l'échine, comme des coureurs du tour de France, mais sur des vélos qui refusent d'avancer. C'est ainsi qu'ils rentrent chez eux, le soir, sans ja-

mais perdre la cadence. Leurs corps semblent saisis d'une exaltation mécanique. Ils franchissent tous les murs. Ils crèvent tous les plafonds. Ils pédalent ainsi durant toute la nuit, les yeux grand ouverts sur le vide : les chiffres du compteur.

Il arrive qu'un soudeur tente une échappée. Il part en vacances, bien souvent vers le sud, au pays natal. Une telle perspective lui redonne de la force. Il redouble d'efforts. La finalité de son travail est sans aucun rapport avec la production de voitures. Il n'a qu'une chose en tête : un compte à rebours. Il compte les jours, les heures, les kilomètres. Il refait sans cesse le calcul des distances. Il imagine déjà les derniers mètres. S'il pédale avec tant d'énergie, dans cette position aérodynamique, c'est pour atteindre l'horizon : un jour ou l'autre, il franchira la ligne d'arrivée, et alors la vie pourra commencer, la vie qui vaut la peine d'être vécue, où le temps passe sans qu'on y pense.

*

La chaîne ne s'arrête jamais. Elle tourne à plein régime dans toutes les têtes. Comment oublier le vacarme, l'atmosphère de ferraille et la promiscuité de l'accident de travail ? Comment se défaire du rythme sourd de la machine ? Nul besoin de s'inventer une raison de continuer, la chaîne vous condamne à perpétuité. Elle étend

son emprise à la vie tout entière, une vie passée à pédaler sans avancer, sans le moindre espoir d'arriver quelque part.

En de telles conditions, chacun se replie en son for intérieur. Il y a ceux qui fomentent un plan d'évasion vers un espace-temps parallèle, et ceux qui rêvent de tout casser à coups de marteau, de tout détruire au bulldozer, toutes les machines, tous les bureaux, tous ces blocs-moteurs de malheur. De telles stratégies ne révèlent qu'une seule chose : l'urgente nécessité de sortir de cette taule.

*

Quant à R. Linhart, ce qu'il manigance ne fait pas mystère : renverser le Capital. La raison de sa présence est le soutien indéfectible à la classe ouvrière. C'est un sacrifice : une expérience initiatique : le dépassement de la théorie par la pratique. Il a anticipé cette nécessité, mais comment ne pas se cogner à la réalité ? Il doit pédaler comme les autres, et bien souvent changer de braquet, le nez dans le guidon, pour tenir la cadence. Il doit user son corps, s'abrutir de fatigue, se confronter au risque de « couler ». C'est alors seulement que la plus-value prend toute son épaisseur. Elle devient la matière de toutes les matières manufacturées : la subordination des travailleurs.

Quand il repasse par le vestiaire, au bout de ses dix heures de travail, il en est toujours au même point. Le dépassement de la théorie par la pratique n'est pas de tout repos. D'un côté les concepts : la plus-value, le capital, la subordination, etc. De l'autre, les pièces détachées : les pneus, les portières et les pare-chocs. Ce qu'il a dans la tête est une chaîne d'assemblage où le moindre boulon doit trouver sa place.

Le fil à retordre

Le fil à retordre est le fil des idées de la lutte des classes. Il vient cependant de la pratique, des plis et replis de toutes les révoltes passées. Il se trame tous les jours dans les ateliers, les universités, les groupuscules révolutionnaires. Il rapièce tant bien que mal les stratégies les plus contradictoires. C'est alors *la rencontre fortuite, sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie.*

*

R. Linhart fut d'abord un jeune militant formé dans la tradition léniniste. Il est donc porteur d'une vision centralisée de la lutte des classes : un parti d'avant-garde doit guider *par le haut* la classe laborieuse sur le chemin de son émancipation. Il s'agit de la faire évoluer d'une conscience revendicative à une conscience révolutionnaire. Dans cette perspective, c'est la théorie qui domine la pratique, c'est-à-dire que nous retrouvons la contradiction entre la conception et l'exécution, cette fois-ci concernant la praxis révolutionnaire. Ce plan d'action a

fait ses preuves dans la Russie de 1917, mais Lénine a renforcé ce pouvoir central en important le taylorisme dès sa prise de pouvoir.

Bien conscient de cette contradiction, R. Linhart se tourne vers la pratique de *l'établissement* inspirée de la doctrine de Mao. Il s'agit d'en finir avec la séparation entre le travail manuel et le travail intellectuel. Les intellectuels communistes doivent s'immerger dans la classe ouvrière, partager son expérience et soutenir l'émergence d'une conscience de classe *par le bas*. Cependant l'expérience révélera toutes les difficultés de l'organisation autonome dans un tel contexte. L'usine est le théâtre d'une violence extrême, saturée de discipline. Comment construire une perspective révolutionnaire dans ces conditions ?

*

La politique reprend ses droits quand la direction décide d'augmenter les cadences. C'est alors le moment de se réunir pour préparer un plan d'action, mais bien souvent le fil se perd dans les discussions, de la plus vive excitation à l'éternelle résignation. Faut-il organiser la grève ? Séquestrer la direction ? Saboter les machines ? Faut-il en passer par les syndicats ? Les grandes idées se cognent à la réalité, à cette emprise qui soudain se révèle dans toute sa crudité.

De même qu'ils sont incarcérés dans la machine, les corps sont pris dans le retors des lois. Le droit du travail est l'enjeu central de la lutte des classes, non seulement dans son contenu, mais plus radicalement dans sa nature, dans ce qu'il est en tant que forme juridique du conflit. Au-delà des hommes de main que la direction recrute, la répression revêt les uniformes de l'officialité, judiciaire et policière. C'est une chape de plomb des plus menaçantes, le moindre coup de sang pouvant mener tout droit à l'incarcération. La prison est la forme accomplie de l'entreprise capitaliste. Il s'agit très clairement d'une institution du travail.

*

Alors, que faire, comme dirait Lénine encore aujourd'hui ? La révolution ? Dans le récit de R. Linhart, les ouvriers ne partagent guère cette visée romantique de la lutte des classes. Ils ont plutôt tendance à se méfier de ces intellos déguisés en prolos. Ils voient bien que les grandes idées sont à l'image du plan de travail de Demarcy : parfaitement inadaptées à la situation concrète. Ils n'ont pas de temps à consacrer à l'analyse de toutes ces théories. Leurs préoccupations relèvent directement de la survie.

La boîte à idées

.....
.....
.....
.....
.....
.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

[illegible][illegible]

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Le catalogue de Carelman

Connaissez-vous le catalogue de Carelman ? Il s'agit d'un détournement parodique des catalogues de vente par correspondance. Publié en 1969, au moment où R. Linhart se produit lui-même en tant qu'établi, il s'intitule précisément *Catalogue d'objets introuvables*. Les objets qui s'y trouvent présentés sont non seulement introuvables, mais parfaitement absurdes, et d'un usage très périlleux, voire impossible. Nous ne résistons pas au plaisir d'en proposer quelques morceaux choisis parmi les plus évocateurs : la bicyclette pour escalier, le parapluie familial, les chaussures musicales, le mégaphone silencieux, le puzzle de deux pièces, la bouteille-éponge, le vélo-compresseur, l'enclume de voyage, la machine à coudre sans fil, le peigne pour chauves, le polymarteau, le siège pour sommeil debout, le fauteuil-aspirateur, la passoire sans trous, le balai à un seul poil, la machine à trier les idées, etc.

Au-delà de leur caractère burlesque, teinté de surréalisme, tous ces objets sont porteurs d'une critique corrosive de l'utilitarisme. Chacun d'entre eux nous pro-

pose une expérience-limite de la raison utilitaire. Ils sont ludiques, gratuits, poétiques... et parodiques : ils se présentent comme les caricatures des marchandises que nous produisons dans le capitalisme. Ils dénoncent leur finalité supposée – l'utilité – et mettent en évidence leur logique sous-jacente : la rentabilité. La forme du catalogue publicitaire ne laisse aucun doute sur ce point. De fait, les marchandises n'ont que l'apparence d'une visée rationnelle. Le véritable enjeu de leur production est totalement irrationnel. Les calculs de la bande de Taylor ne font que révéler la dimension pathologique de l'efficacité dans le capitalisme.

*

De nombreux objets de J. Carelman ont connu les honneurs de la fabrication artisanale. Il s'agissait de les présenter dans des galeries d'art, à la manière des *ready-made* de M. Duchamp. Ces lieux d'exposition sont en effet très pertinents s'agissant d'objets fabriqués en un seul exemplaire. C'est tout le contraire du catalogue publicitaire qui présuppose une production industrielle. Ce qui est ici questionné n'est donc pas seulement l'utilitarisme, c'est aussi *le rapport de la qualité à la quantité* dans la production des objets. Un certain seuil quantitatif détermine l'entrée dans le monde névrotique de Taylor, son Bureau des méthodes, son chronomètre et ses colonnes de chiffres.

Cependant la production en grandes séries d'objets parfaitement inutiles est déjà effective dans les années 60. La production de gadgets en tous genres inonde les marchés, ce qui vient confirmer la séparation entre la production et l'usage. Cette excroissance de la production est une réponse structurelle à la crise de surproduction. C'est aussi le dévoilement du caractère tautologique de la production dans le capitalisme : il s'agit de produire pour produire, sans autre finalité que produire encore. L'efficacité technique de Taylor est mise au service de l'inutile et de l'absurde.

*

De retour à l'usine Citroën, nous devons concéder à la 2cv une certaine utilité sociale. Nous supposons que Demarcy n'en disconvient pas quand il rectifie une portière ou un tableau de bord. Ce dont il souffre se rapporte essentiellement à la chaîne de montage du système fordiste. Aussi est-il plaisant de l'imaginer en train de bricoler au fond de son garage, le dimanche après-midi, pour le seul plaisir de *faire*.

C'est bien là, dans ce recoin secret, quasiment clandestin, qu'il peut travailler comme il l'entend, avec *son* établi, *sa* caisse à outils, ses temps de contemplation et de rêvasserie. Il réalise certains objets du catalogue en utilisant des pièces de récup qu'il a sorties

de l'usine. C'est sa petite revanche à lui, comme un bras d'honneur à la bande de Taylor. Le catalogue a remplacé le livre des méthodes. Il n'y a plus de plan, plus de consignes, plus de cadence à tenir. Et le temps passe sans qu'il y pense.

Mais vient le temps d'éteindre la lumière. C'est alors qu'il jubile à l'idée de compléter le catalogue : une chaise à un seul pied, un miroir opaque, un marteau mou, etc. Quant au clou du chapeau, ce sera certainement le couteau de Lichtenberg, cet objet de passage dans la nuit profonde, plus vif que l'éclair, plus efficace encore qu'une guillotine sans tête.

La perruque ouvrière

Il existe une production souterraine, de taille microscopique : c'est la pratique de la *perruque*. Il s'agit d'un détournement de la production industrielle à des fins personnelles. L'ouvrier utilise les machines, les matériaux et le temps de travail de l'entreprise pour fabriquer certains objets. Il le fait discrètement, clandestinement, au nez et à la barbe de la bande de Taylor. La difficulté consiste à sortir les pièces de l'usine, le soir, au risque de la fouille au corps. C'est une pratique des plus courantes, connue de tous, plus ou moins tolérée par les directions. Il n'en est pas vraiment question dans l'ouvrage de R. Linhart, mais nous en trouvons un témoignage dans certains livres, notamment dans *Salaire aux pièces* de M. Haraszti.

La perruque est une forme de résistance à l'emprise de la chaîne, une façon de survivre à la dépossession du sens. Le tour de main artisanal reprend ses droits par l'usage détourné des machines. Nous pouvons y percevoir une forme extensive du constat établi par les ergonomes, à savoir la persistance d'une différence entre le

travail prescrit et le travail réalisé. Cette différence est un espace de liberté incompressible. C'est là que l'ouvrier peut *rendre la monnaie de sa pièce* au Capital, au moins sur le plan symbolique.

Si le « préjudice » économique est proche de zéro, le phénomène n'en demeure pas moins hautement subversif. La propriété des moyens de production est en effet remise en cause, et avec elle toute la structure de l'édifice capitaliste : la subordination des travailleurs, la division du travail manuel et du travail intellectuel, la production d'une plus-value, etc. Tout cela vole en éclat durant quelques minutes. C'est la lutte des classes dans son expression la plus insidieuse. Le conflit s'y trouve replié à l'échelle du presque rien, de l'invisible, de l'incommensurable.

*

Le terme de *perruque* nous vient du théâtre : c'est un accessoire pour se déguiser. Le travailleur qui *fait de la perruque* travestit son activité productive. Tel un acteur sous un costume, il maquille un travail personnel en travail professionnel. Il fait semblant de produire pour le capital, mais travaille pour lui, pour sa famille ou ses amis. C'est donc en se travestissant qu'il retrouve la maîtrise de ses gestes et redevient lui-même : un travailleur libre.

Cette métaphore du déguisement est profondément politique. Elle met en évidence le soubassement théâtral des rapports sociaux de production où chacun joue son rôle, du manœuvre à l'ingénieur, du comptable à l'ajusteur. Dans ces faux-semblants, l'ouvrier peut quelquefois cacher son jeu. Ni vu ni connu, il enfile sa perruque. C'est alors un grand moment de tension. *la rencontre fortuite, sur un plan de travail, de la pétoche et de la jubilation.*

*

Chaque objet résultant de la perruque est le détournement de quelques pièces de 2cv. Demarcy doit sans doute y penser quelquefois, tant d'objets pouvant surgir d'un frein à main, d'une boîte à gants ou d'une banquette arrière. Mais les heures s'écoulent, toujours les mêmes, et ses pensées divaguent. Il se figure les chaînes de production pour chacune des pièces détachées, toutes les industries d'extraction minière, de transformation, d'usinage, d'assemblage et de finition. Il se représente toute la logistique, pour chaque interaction, de l'approvisionnement et du transport, du suivi des flux et des stocks. Une telle complexité requiert une division du travail extrêmement développée, du mineur de fond au chauffeur de camion, en passant par l'ajusteur, le docker et le garde-chiourme. Et tout ça pour produire des 2cv, toujours les mêmes. Des 2cv pour *aller au travail*, mais

qui tôt ou tard finiront à la casse, au cimetière des carcasses, à la fin d'un long voyage. N'est-il pas lui-même au bout du rouleau, prêt à mourir sur scène, sur son établi ?

Au fond, il n'est qu'un rouage de la chaîne. Son corps est un assemblage de pièces détachées au service d'un assemblage beaucoup plus grand, celui de l'industrie à l'échelle mondiale. Il n'est qu'un boulon parmi les boulons. Il se fait serrer par la direction, comme tous les boulons, dans toutes les filières de la production, mais il y a encore du jeu dans cette mécanique. Il y a cette pratique souterraine du détournement. Le travail n'est pas mort. Il respire encore.

La 2cv de Thésée

Derrière son masque froid, le Taylor en chef a lui aussi quelques plans d'évasion dans la tête. Il aimerait jouer les argonautes, franchir les murs de son bureau, oublier toutes ces colonnes de chiffres et naviguer sous les étoiles. Il laisse ses pensées dériver sur une embarcation imaginaire : la 2cv de Thésée. Il s'invente un voyage semé d'aventures plus mythologiques les unes que les autres. Il franchit les grands espaces, et plus encore le temps, la pointe extrême de son embarcation dépassant quelquefois l'horizon. De toute évidence, le monde se mesure à ce qui l'excède. Le navigateur doit se faire géomètre.

Penché sur le grand livre des méthodes, il conçoit la transformation d'une 2cv en vaisseau des mers. Il ne perçoit plus le vacarme de l'usine, les coups de marteau, le frottement des tôles, le crépitement des étincelles. Il n'entend que le souffle du vent, le doux frisson des vagues et cette petite voix intérieure qui médite la métamorphose d'une telle quincaillerie. Les nomenclatures défilent sous ses yeux dans un nouvel ordre, sous des

angles nouveaux, des assemblages inattendus. Toutes les pièces détachées peuvent se combiner au gré des courants, ricocher dans le ciel des idées, suivant le jeu d'une métaphore.

*

Le bateau de Thésée est un bel objet de réflexion. A chaque retour au port, certaines de ses pièces doivent être remplacées : la quille, le mât, les rames, la proue, la voile, les cordages, etc. Au bout d'un certain nombre de voyage, il ne contient plus aucune pièce d'origine. C'est alors que la question se pose : est-ce encore le bateau de Thésée ? Nous y répondrons suivant la logique dialectique : tout objet est *autre chose* que la somme de ses parties. L'identité du bateau n'est pas dans la *matière* de toutes ses parties, mais dans sa *forme* globale c'est-à-dire dans sa structure. Le bateau de Thésée, comme tout objet, n'est pas ce qu'il était, il est ce qu'il devient, de voyage en voyage. Tant que ses parties sont remplacées, il est le bateau de Thésée.

*

Maintenant qu'elle navigue dans sa tête, la 2cv de Taylor peut s'identifier en tant que structure de navigation. Quand bien même c'est un objet imaginaire, elle navigue dans le monde des rêves. Des ouvriers imagi-

naires, tels des somnambules, continuent de changer ses pièces à chaque retour chez Citroën. Ils travaillent à la chaîne, reproduisent les mêmes gestes, pour produire les mêmes pièces. Et c'est toujours la même 2cv, la 2cv de Taylor, qui retourne se garer sur le grand parking, déjà prête à repartir.

Le vacarme de l'usine raconte-t-il autre chose ? C'est en quelque sorte la bande-son de tous ces voyages, le fond d'ambiance qui se rembobine comme une bande de Taylor. Il va de soi que sa petite voix reprend tous les calculs. Certains relevés de pointage laissent augurer des tours de vis de toute première nécessité. Tous ces temps morts accumulés doivent disparaître. La 2cv de Taylor vise l'Éternité.

L'objet de la production

Passager clandestin du paquebot Citroën, R. Linhart s'est fait repérer par la direction au bout de quelques mois. Suite à l'annonce d'un tour de vis supplémentaire, il avait fomenté le débrayage : réunions tardives au Café des sports, discussions stratégiques, analyse de la chaîne et de ses postes-clés, rédaction de quelques tracts en plusieurs langues, distribution au petit matin, baston avec les hommes de main, etc. Ce fut alors l'initiation à la lutte des classes dans sa version la plus concrète, *au ras de la tranchée*, loin des théories qui s'entassaient dans les bibliothèques. La grève générale serait pour plus tard, beaucoup plus tard, quand tous les Demarcy du monde se seraient donnés la main.

La résistance fut héroïque, mais finalement vaincue. Les sanctions tombèrent sur les meneurs, au premier rang desquels se trouvait R. Linhart. Il fut placardisé en dehors de l'usine, dans un vieil entrepôt de pièces détachées. Ce travail de magasinier lui laissait tout le temps de méditer son parcours d'établi. Des journées entières à pousser des chariots dans de grandes allées

bordées d'étagères. Il tournait en rond sous cette chape de plomb, suivant les grincements du métal. Telle fut son expérience de la révolution.

*

Dans l'hypothèse d'une lutte victorieuse, il aurait organisé des réunions avec les travailleurs, non plus pour fomenter la grève, mais pour la renverser : tout refaire autrement, réorienter la production, la changer de fonds en comble, à commencer par son *objet*. Tous les Demarcy auraient pris de la hauteur sur la situation. La boîte à idées se serait vite remplie, ouvrant les discussions sur des questions d'une autre ampleur : la lutte des classes, le mode de production, le capitalisme, l'impérialisme, etc. Tant de questions refoulées seraient enfin posées sur la table de dissection, méthodiquement analysées, revues et corrigées dans le moindre détail. Il ne s'agirait plus de savoir que faire, mais comment faire, comment s'organiser, comment diviser le travail.

Enfin débarrassés des propriétaires lucratifs, il ne s'agirait plus de produire des voitures, et encore moins de la *valeur économique*, mais des rapports sociaux à la hauteur des potentialités qui sont les nôtres, c'est-à-dire sans aucun lien de subordination. Tel serait le premier *objet* de la production, reléguant au second plan son contenu matériel. Cet objet-là constituerait sans doute le

dépassement de la contradiction entre la théorie et la pratique, la conception et l'exécution, l'établi des ingénieurs et celui de Demarcy. Tous les objets seraient enfin débarrassés de ce contenu si délétère : le *despotisme de fabrique*.

*

Pour l'heure, dans les grandes allées de l'entrepôt, toutes les pièces détachées pèsent de tout leur poids sur les étagères. Elles portent en elles une charge accumulée d'obéissance et de résignation. Elles sont ainsi lestées d'une servitude que seul R. Linhart pourrait qualifier de « volontaire ».

Objets réfléchis par la dialectique

Les signes des temps	9
L'entrée en matière	15
Le plan de travail	16
L'établi clandestin	22
Le couteau de Lichtenberg	26
La bande de Taylor	30
Le tour de vis	35
Le vélo stationnaire	39
Le fil à retordre	43
La boîte à idées	46
Le catalogue de Carelman	50
La perruque ouvrière	54
La 2cv de Thésée	58
L'objet de la production	61

xavier.morin1968@gmail.com